

Kalin MIKHAÏLOV¹

Roman et journal

Abstract

Novel and Diary

Taking as a starting point the ideas of such renowned researchers of autobiographical writing as Jean Rousset and Philippe Lejeune, this article examines the relations between the novel and the (personal) diary. Is their interaction mutually beneficial, or is it just the novel that takes advantage of it by borrowing certain elements from its less prestigious literary counterpart? To answer this question, the article first turns to Anne Frank's diary, which is not a literary one in the strict sense of the word, and then goes on to analyse the use of diary writing in Daniel Defoe's fiction (*Robinson Crusoe* and *A Journal of the Plague Year*), to finally consider two novels written entirely in the form of diaries, namely *The Last Day of a Condemned Man* by Victor Hugo and *The Diary of a Country Priest* by Georges Bernanos. One of the author's conclusions is that the truly meaningful symbiosis between the novel and the diary can only take place once they have both acquired the status of autonomous genres and become partners engaged in a fruitful dialogue.

Keywords: novel and diary; living and writing; Anne Frank; Daniel Defoe; Georges Bernanos

Резюме

Романът и дневникът

Стъпвайки върху идеите на признати изследователи в областта на автобиографичното писане като Жан Русе и Филип Лъжбон, статията разглежда отношенията между романа и т. нар. „интимен (личен) дневник“. Тези отношения от взаимна полза ли са, или само романът печели от тях, заемайки отделни елементи от своя по-малко престижен литературен събрат? За да намери отговор на подобни въпроси, статията тръгва от дневник, който не минава за литературен *stricto sensu*, този на Ане Франк, след това разглежда използването на дневниковото писане при Даниел Дефо („Робинзон Крузо“, „Дневник на чумавата година“), за да стигне до романа, написан изцяло във формата на интимен дневник, с който си служат Виктор Юго („Последният ден на един осъден на смърт“) и Жорж Бернанос („Дневникът на един селски свещеник“). Едно от заключенията, до които се стига, е, че пълноценното взаимодействие на романа и дневника става възможно, когато и романът, и дневникът се разглеждат първо като самостоятелни жанрове и едва след това като партньори, въввлечени в плодотворен диалог.

Ключови думи: роман и дневник; писане и живеене; Ане Франк; Даниел Дефо; Виктор Юго; Жорж Бернанос

On a longtemps envisagé le journal personnel, et en particulier ce qu'on appelle « journal littéraire », comme un genre subsidiaire, dont le rôle n'est que d'éclairer l'œuvre principal d'un auteur².

¹ **Kalin Mikhaïlov** (né en 1966) enseigne la littérature comparée à la Faculté des philologies slaves de l'Université de Sofia « St. Clément d'Okhride », Bulgarie. Docteur ès lettres (2000) et maître de conférences (depuis 2009), poète et essayiste, il est l'auteur notamment de Mauriac et Bernanos - deux mondes romanesques entre la violence et l'amour (paru chez Minard en 2011) et de deux ouvrages sur les rapports entre christianisme et littérature (Christianisme et identité. Un voyage dans le monde de la littérature et de la culture, Sofia, 2007 ; La Littérature chrétienne : entre l'inscrire et la délimitation, Sofia, 2013). Courriel : Kalin_Mikhaylov@yahoo.fr

² Ce type de journaux, réunis sous l'appellation de « journal d'écrivain », sont étudiés, dans le contexte de la situation culturelle en France dans la première moitié du XX^e siècle, par le littéraire polonais Jerzy Lis (cf. Lis, J. *Le Journal d'écrivain en France dans la 1^{ère} moitié du XX^e siècle*. Poznan, Univ. im. Adama Mickiewicza, 1996).

La disposition à avoir un tel point de vue vis-à-vis de l'écriture de journal personnel n'a pas pu être profondément bouleversée par l'apparition d'exceptions éminentes, telles que le journal des frères Edmond et Jules de Goncourt³ ou celui de Julien Green⁴, qui se voient en fin de compte dotés d'une importance beaucoup plus considérable que l'œuvre fictionnel de ces mêmes auteurs. Ces dernières décennies apparaît toutefois un certain changement dans les dispositions des chercheurs. On voit de plus en plus s'imposer la tendance à envisager les journaux comme des œuvres autonomes, dont la portée ne se mesure pas à une conception de l'art relevant de la fiction et du fictionnel. On commence à considérer le journal comme un genre à part entière, soumis à des lois spécifiques qui lui sont propres, différant de celles des belles lettres⁵.

Comment peut-on donc, dans un contexte pareil, disposer et analyser les relations complexes entre le journal et le roman, ce dernier étant habituellement perçu comme le fictionnel par excellence ? Nous nous attacherons à les voir ici comme des rapports entre pairs, soit entre des genres s'influçant mutuellement plutôt qu'entretenant des relations entre parent pauvre et parent riche (on devine aussitôt lequel des deux est celui-ci et lequel celui-là). Ne pourrait-il pas s'avérer alors que dans un processus d'interaction fructueuse chacun des deux côtés bénéficie de la coopération avec l'autre, et qu'aucun de ceux-ci ne court le péril de voir son identité menacée à un tel point que la coopération soit mise en question pour de bon ? C'est précisément ce que nous nous appliquerons à vérifier dans ce qui suit.

Nous suivrons un sens contraire à celui annoncé dans le titre : commençant par le journal, en le distinguant dans la mesure du possible de deux autres genres voisins, ou sous-genres, de l'écriture du « je », notamment l'autobiographie et les mémoires. Nous nous attacherons à répondre à la question : le *journal* comment peut-il servir au roman ?, pour terminer l'étude en apportant des éléments de réponse à la question inverse : le *roman* comment peut-il être utile au journal dans les efforts de ce dernier de surmonter le risque de voir la mise par écrit dotée d'une importance plus grande que ce qui se trouve, *a priori*, à sa base, à savoir la vie ?

³ Un recueil de morceaux choisis du *Journal*, rédigé en plusieurs volumes, des frères Goncourt a paru en bulgare en 1982 : Гонкур, Едмон и Жюл дьо. *Дневник*. Съст. и прев. Албена Попова. София: Народна култура, 1982.

⁴ Publié, sous forme de recueil de morceaux choisis, dans sa traduction bulgare par Тону Николов : Грийн, Ж. *Към невидимото. Дневник* (1943-1997). Предг., прев. от фр., бел. и прилож. Тони Николов. София: Комунигас, 2011.

⁵ Révélateur de cette approche est l'un des textes tardifs du commentateur éminent de l'écriture autobiographique Philippe Lejeune (cf. Lejeune, Ph. « Le journal comme "antifiction" », *Poétique*, №. 1, 2007, pp. 3-14).

1. Journal, autobiographie, mémoires⁶

Distinguons d'abord le journal de l'autobiographie. Nous appuyant sur les positions de Jean Rousset dans *Le lecteur intime. De Balzac au journal* (1986⁷), nous soutiendrons que l'autobiographie suppose un regard en arrière par rapport au point de vue d'une étape déjà atteinte de l'histoire de celui qui l'écrit. L'autobiographie vise à restaurer de manière *rétrospective* tout ce qui s'est déjà passé dans la vie de la personne en question. L'exemple le plus saillant serait, dans ce cas, celui du CV : on le rédige rétrospectivement (ce qui est bien visible en particulier dans le cas où le document suit une chronologie inverse) afin de montrer d'abord le parcours que son auteur a effectué pour atteindre son statut actuel, que celui-ci soit professionnel, social, etc., ensuite, les étapes par lesquelles il est passé, et, enfin, la façon dont celles-ci peuvent être « distribuées » dans le passé. Ce n'est pas le cas du journal, bien qu'on y perçoive aussi l'idée d'une « restauration » rétrospective de ce qui a déjà eu lieu. La différence tient à l'éloignement, à la distance entre le fait d'avoir lieu et sa mise par écrit : dans le cas du journal, cette distance devrait être minimale. Comme son nom l'indique, et ce dans bien des langues européennes⁸, le journal implique l'idée de mise par écrit quotidienne, qui suit immédiatement ce qui a eu lieu, le surprenant sur le vif, avant qu'il perde sa fraîcheur, son parfum, son entrain. Rousset cite à plusieurs reprises la constatation, qui, sous forme d'aphorisme, a été émise par un des auteurs de journaux les plus connus dans l'histoire de l'écriture, le Suisse Amiel⁹ : « Un journal arriéré n'est plus un journal [...] »¹⁰. C'est également Amiel qui a formulé la nécessité qu'il n'y ait plus de trois jours d'interruption dans la rédaction du journal : si l'interruption se prolonge, le diariste se voit d'habitude obligé de « se justifier » de ce qu'il l'a rendue possible. L'« idéal », pratiquement irréalisable, serait de ne pas y avoir de distance : la mise par écrit doit « coïncider » avec l'acte de vivre même...

En ce qui concerne les *mémoires*, je dirais, sans être trop catégorique, que la caractéristique principale qui les distingue du journal a trait aussi à la distance entre mise par écrit et acte de vivre : on ne se met généralement à rédiger des mémoires qu'après avoir récolté des expériences personnelles dans la vie, ce qui suppose une prise de distance (dans le temps) assez importante, du moins en partie, au regard de ce qui est relaté. L'auteur des mémoires « retourne » d'habitude dans le passé pour essayer

⁶ Ou encore souvenirs. Il faut ajouter à ce groupe le genre « bizarre » – du point de vue de sa valeur artistique – des « carnets », précédant les grands romans de F. M. Dostoïevski dans son œuvre, qu'il apparaisse dans le titre (comme dans *Les Carnets du sous-sol*) ou dans le sous-titre d'un roman (*Le Joueur*, par exemple, a comme sous-titre *Carnets d'un jeune homme*). S'agissant de la littérature bulgare, on pense aux *Carnets* de Zahari Stoyanov, qui suivent à dessein une direction s'éloignant du domaine du fictionnel mais dont l'auteur est sans aucun doute un homme doté d'un talent littéraire manifeste.

⁷ Rousset, J. *Le Lecteur intime. De Balzac au journal*. Paris : José Corti, 1986, pp. 141–218.

⁸ À part « дневник » en bulgare et en russe, on a aussi le français « journal », l'allemand « Tagebuch », l'anglais « journal » ; on trouve ce dernier dans le titre du roman célèbre de Daniel Defoe *Journal de l'Année de la Peste* (*A Journal of the Plague Year*, 1722), dont il s'agira plus loin.

⁹ Amiel (1821-1881). Son journal, l'œuvre principal de sa vie, s'étend sur 17 000 pages.

¹⁰ Rousset, J. *Ibidem*, p. 160.

d'en restaurer certains moments qu'il juge, pour une raison ou pour une autre, importants et qui méritent, selon lui, d'être conservés pour les générations futures¹¹. Dans ce sens, les mémoires rappellent *des « coupes » dans le temps*, qui ne prétendent pas à être exhaustives, à embrasser toute la durée d'une existence, où la présence de « lacunes » pourrait s'avérer problématique.

Il conviendrait maintenant de dresser le bilan de certains « traits génériques » du journal, d'après le mot de Jean Rousset. Le premier de ces traits, dérivant directement de ce qui précède, pourrait être qualifié de *régularité* : par définition, le journal exige que sa rédaction soit régulière, car il dépend du calendrier et de son caractère successif. J'y ajouterai deux traits encore, qui, sans être forcément liés au premier, se manifestent assez souvent justement en relation avec celui-ci. Il s'agit, en premier lieu, du caractère *autoréflexif* du journal, c'est-à-dire que le journal a tendance à se poser, d'habitude fréquemment, des questions sur ses raisons d'être : *pourquoi* le diariste s'est-il mis à une pareille occupation, qui a l'air tantôt de quelque chose de magnifique, tantôt d'une corvée qu'il s'est imposée lui-même et qui se rapproche de la peine des galères (ce qui semble avoir été le cas d'Amiel) ? Le deuxième trait y est étroitement lié, car le *pourquoi* amène souvent le diariste à se demander sur le *pour qui*. Les réponses à ces deux questions peuvent faire l'objet de variations considérables, mais le fait même que l'on les pose est un témoignage de norme de portée générale dans l'écriture du journal.

Je donnerai en exemple un extrait du journal célèbre d'Anne Frank, dont la première édition bulgare date de 1985¹². Situé au début, dans la troisième mise par écrit dans le cahier de la fille de treize ans, cet extrait pose avec instance la question du sens que cette entreprise aurait également aux yeux du lecteur futur éventuel du journal¹³ : « Il y a plusieurs jours que je n'ai plus écrit ; il me fallait réfléchir une fois pour toutes à ce que signifie un Journal. » (p. 15). Un peu plus loin elle arrivera au « mobile principal » du journal, à savoir le fait qu'elle n'a pas d'amie. Il est bien connu que cette Amie, avec majuscule, va être représentée plus loin en tant que « Kitty », à qui les notes-« lettres » du journal vont être adressées (p. 16 *sqq.*). Il conviendrait peut-être d'ajouter ici que la recherche de l'Ami(e) comme confident(e) se transforme petit à petit en une sorte de trame intérieure du livre, ne dépendant des événements extérieurs que dans la mesure où ces derniers renforcent la sensation de solitude,

¹¹ Dans le contexte bulgare, d'une popularité relativement grande jouissent les mémoires de Kiril Hristov, Siméon Radev, Stoyan Zaïmov, Todor Vlaykov.

¹² Франк, А. *Задната къща. Дневникови писма. 14 юни 1942 – 1 август 1944.* [L'arrière-maison. Lettres de journal. 14 juin 1942 – 1 août 1944.] Прев. от холандски Емилия Манолова и Храбър Будинов. София: Отечество, 1985. En 2011, on a vu paraître une nouvelle édition bulgare du journal d'Anne Frank, réalisée par la maison d'édition Skyprint. Dans notre texte, nous citons d'après l'édition française suivante : *Journal de Anne Frank*. Trad. du hollandais par T. Caren et Suzanne Lombard. Pref. de Daniel-Rops. Paris : Calmann-Lévy, 1991 (Coll. « Livre du poche ») ; les citations et les numéros de pages entre parenthèses renvoient à cette édition.

¹³ Ce lecteur pourrait bien être le diariste lui-même, la relecture constituant un élément important du processus d'institution de toute écriture de journal, dont le journal d'Anne Frank ne fait pas exception. Cf. par exemple la « lettre de journal » d'Anne du 2 janvier 1944 ou celle du 7 mars 1944, qui ressemble à une « récapitulation » établie à la base d'une relecture attentive de son propre journal.

d'angoisse, d'isolation, ce qui rend d'autant plus nécessaire la présence du consolateur tellement désiré. En fin de compte, après les déceptions vécues par la jeune fille à cause de l'impossibilité de trouver une figure pareille dans son entourage qui réponde pleinement à ses rêves, la témoin la plus fidèle des transformations survenues dans l'âme et dans le corps de la jeune fille n'est-elle pas Kitty – fictionnelle mais en même temps tout à fait « réelle » avec sa présence infaillible et sa compassion silencieuse ? N'est-ce pas justement Kitty qui transmettra le message d'Anne à ses lecteurs futurs, que cette dernière prend bien en considération et à l'idée de la lecture desquels elle est envahie tantôt de réjouissance, tantôt d'angoisse¹⁴ ?

Avant de répondre à la question : comment le journal peut-il servir au roman ?, il convient de nous demander : qu'est-ce qui attire les romanciers au journal ? Il s'agit notamment de ce qui les attire à la lettre : le journal est une forme accomplie, qui n'a pas besoin d'être inventée mais peut être prise « telle quelle » de la vie, de la pratique existante¹⁵.

2. Comment le journal peut-il servir au roman ?

Afin de pouvoir y apporter des éléments de réponse, nous étudierons les œuvres de trois romanciers de trois siècles différents, du XVII^e, du XIX^e et du XX^e, en prêtant une attention particulière à la manière dont ces auteurs usent de la forme accomplie du journal.

L'œuvre de Daniel Defoe *Robinson Crusoe* (1719) n'est certainement pas un roman-journal mais tient à doter le journal *d'un rôle important, quoique épisodique*, au cours de la narration. Après avoir débuté comme un récit autobiographique (« Je suis né le..., à..., dans une famille..., etc. »), l'œuvre s'appuie sur le journal dans *sa partie essentielle*, celle dédiée au séjour de vingt-huit ans du personnage-narrateur sur « l'île déserte ». Que le fait de rendre le *Journal* partie intégrante du récit de Robinson ait un rôle *important*, on peut en juger également à partir des deux événements décisifs s'écoulant de manière imperceptible « entre les pages » de la « copie » du journal, qui nous est aimablement fournie par le narrateur : il s'agit d'abord de l'orge, germé de manière miraculeuse, si indispensable à la ferme de Robinson ; il est question ensuite de la maladie grave et de la repentance

¹⁴ Cf. l'opinion de A. Pabel, qui évoque la possibilité « d'une double lecture de la fonction de Kitty – d'abord, Kitty pourrait être lue du *dedans* du journal d'Anne, c.-à-d. dans une discussion sur sa fonction immédiate et qui maintient la diariste en vie », et, ensuite, « dans une perspective post-textuelle de *dehors* du journal ». Dans ce cas, Kitty serait lue « comme métaphore comportant d'éléments substantiels d'amitié – la confiance, le support et la compréhension – et fonctionnerait en tant que médiateur sollicitant le lecteur d'adopter ce vrai rôle d'un ami » (Pabel, A. « "I want the diary to be my friend": The Imagined Friend in Anne Frank's Diary. » – *Journal of Comparative Poetics*, 01/2016, Issue 36, p. 142).

¹⁵ Je m'appuie ici de nouveau sur l'intuition critique de Jean Rousset, puisée cette fois dans un autre de ses ouvrages, *Forme et signification*, et plus particulièrement dans le chapitre consacré au roman épistolaire : voir Rousset, J. *Forme et signification*. Paris : José Corti, 1992, p. 65 *sqq.*

du personnage, non moins indispensables à la transformation dans son for intérieur et à la croissance de sa personne que l'orge.

Le journal, que fournit-il au roman de Defoe ?

Le fait d'introduire un document, tel que la « copie du journal » de Robinson, présentant scrupuleusement toutes les activités par jours et par mois et accompagnée d'une note qui explique – de manière véridique sans doute – pourquoi ceci n'a pas été fait auparavant (le trouble régnant dans l'âme de Robinson, ce qu'il aurait écrit durant cette période « n'eût été rempli que de choses attristantes¹⁶ »), ainsi que la raison pour laquelle il a fallu que le journal soit abandonné (l'encre ayant fait défaut), ne peut ne pas contribuer à la sensation que l'on a affaire à un livre relatant des événements réellement vécus. On peut donc en conclure que l'écriture journalière chez Defoe ne fait que favoriser le récit autobiographique, ou le « pacte autobiographique », d'après le mot de Philippe Lejeune : en tant qu'engagement de la part de celui qui « produit » le discours autobiographique que ce qu'il y dit sur lui-même est véridique, sans que cela le soit nécessairement – ce qu'il importe, c'est que l'autobiographe *affirme* que ce qu'il écrit l'est¹⁷. Le journal « assure » encore au roman de Defoe ce que le lecteur de l'époque s'attendait à recevoir : de la *véracité*. Or il ne s'agit pas d'une simple véracité mais d'une véracité qui vient raffermir, comme il en a été déjà question, certaines étapes-clés de l'« autobiographie » du personnage, sans lesquelles on aurait de la peine à voir s'y réaliser les quelques « avancements » en direction de la maturité. Nous ne ferons que les esquisser ici, sans prétendre à l'exhaustivité : 1) de l'égoïsme frôlant le solipsisme à la capacité de diriger le regard au-delà des galères et échecs personnels ; 2) de la nécessité de se placer au même niveau que le règne animal à la communication humaine moyennant la parole (communication impossible avant l'apparition de Vendredi ; or Robinson doit y être prêt psychologiquement) ; 3) de la disposition à éviter, en les « fuyant », les malchances de la vie à la tendance à assumer impassiblement la situation pour procéder à la résolution des problèmes survenus ; 4) enfin, de la simple « survie » et de l'obsession qu'elle entraîne à la capacité de remercier véritablement de ce qu'on a reçu ou atteint. Il ne serait pas illégitime d'affirmer que la grande victoire de Robinson consiste en son triomphe sur l'autosuffisance. Autrefois, quand l'idée de cette dernière s'emparait de lui, il se croyait libre, prouvant sa liberté par le truchement des voyages entrepris. Mais après le naufrage, du fait que les remords continuent de le tourmenter¹⁸, le personnage se rend compte de ce qu'il n'est pas libre. Pour s'émanciper en tant que personnalité, il

¹⁶ De Foë, D. *Robinson Crusoé*. Traduction de Pétrus Borel. Paris : Fr. Borel et Al. Varenne Éditeurs, 1836, p. 103 (disponible en ligne à l'adresse : https://fr.wikisource.org/wiki/Robinson_Cruso%C3%A9/Texte_entier ; consulté le 28 janvier 2018).

¹⁷ Lejeune, Ph. *Les Brouillons de soi*. Paris : Seuil, 1998 (Coll. Poétique), p. 125.

¹⁸ On voit ici s'introduire aussi le motif récurrent présentant Robinson comme « le fils prodigue », qui n'a prêté aucune attention aux sages conseils de son père, motif que l'on n'oublie pas généralement d'omettre dans les éditions adaptées pour enfants.

doit surmonter la culpabilité. Dans l'esprit des réflexions de Marthe Robert sur le sujet, nous dirions encore que Robinson doit d'abord « se libérer » de l'ombre de son père, qui ne cesse de le condamner, afin de pouvoir par la suite réaliser, à son tour, le rôle du « père » qu'il a à jouer vis-à-vis de Vendredi¹⁹.

On vient donc de voir que, en dépit de ses apparitions sporadiques sur les pages de *Robinson Crusoé*, l'écriture journalière a une fonction très importante par rapport au lecteur, l'assurant que la leçon reçue par le personnage de Defoe peut être transmise à quiconque se trouvant dans la même situation d'isolation, de solitude, d'insularité. Pourvu que celui-ci soit prêt à bénéficier de l'expérience d'autrui. On voit d'ailleurs le même pathos caractériser l'œuvre postérieure de Defoe, que l'on a déjà mentionnée et que l'on définit toujours comme un roman, *Journal de l'Année de la Peste* (*A Journal of the Plague Year*, 1722). Là encore, l'utilité de l'acte de « communication » du sinistre s'articule principalement autour de la possibilité de profiter à l'avenir de l'expérience vécue pour prévenir des erreurs déjà commises. Voici la manière dont le « chroniqueur » du sinistre justifie la nécessité d'introduire dans le récit l'histoire de trois personnes obligées par la peste de quitter Londres : « [...] leur histoire est une leçon de morale, du commencement à la fin, et leur conduite, ainsi que celle de ceux à qui ils se joignirent, serait un modèle à suivre pour tous les pauvres gens, si de pareils temps revenaient. Et quand je n'aurais pas d'autre but en racontant cette histoire, je crois que mon récit y trouverait sa justification, même si les faits n'en étaient pas rigoureusement exacts.²⁰ »

Or, dans cette œuvre postérieure de Defoe, ce qui tient du « journal », en dépit de sa présence dans le titre, se trouve en effet être assez éloigné de sa « définition », forgée empiriquement par Ph. Lejeune : notamment une « série de traces datées²¹ ». Le récit de l'épidémie de peste de 1665 est truffé de toutes sortes de données statistiques (comme celles concernant le nombre des morts par paroisses et par mois), mais la régularité de la mise par écrit, jour par jour, ainsi que sa datation y font défaut ; or, c'est ce qui, en fin de compte, rend le texte journal...

Plus d'un siècle après la publication de *Robinson Crusoé*, une autre œuvre paraît, dans laquelle le journal « remplit » tout l'espace du roman pour le transformer en roman-journal : à savoir *Le Dernier jour d'un condamné* (1829) de Victor Hugo²². Il est évident que dans ce chef-d'œuvre de jeunesse de

¹⁹ Voir Robert, M. *Roman des origines et origines du roman*. Paris : Grasset, 1981², pp. 145–153. L'auteur montre non seulement l'ascension de Robinson de l'infantilisme et de l'autosuffisance (ou du solipsisme) de l'adolescence à la capacité d'existence solidaire où l'on assume sa responsabilité communautaire, existence caractéristique de l'âge mûr de l'homme, mais encore la disposition du personnage à faire des régressions psychologiques, étant pris de nouveau au « piège » dont il s'était déjà sauvé.

²⁰ Defoe, D. *Journal de l'Année de la Peste*. Paris : Les Éditions G. Crès et C^{ie}, 1923, p. 166.

²¹ Lejeune, Ph. « Aux origines du journal personnel ». Communication au colloque *Mémoires des Amériques*, Université de Versailles-St-Quentin-en-Yvelines, 21-22 juin 2007. Disponible en ligne à l'adresse : <http://www.autopacte.org/Origines.html> (consulté le 28 janvier 2018).

²² Certains auraient compté ce roman très court parmi les nouvelles. La première édition est anonyme, celle de 1832 paraît déjà sous la plume de Victor Hugo et est accompagnée d'une préface dont il est l'auteur.

Victor Hugo le journal « joue » en faveur de la plaidoirie de l'auteur contre la peine de mort : la capacité de l'écriture de journal à représenter avec une distance temporelle minimale la « parabole » des états d'âme du diariste intensifie au maximum la suggestion littéraire des peines de l'attente, qui sont psychiques plutôt que corporelles²³. Intensification qui ne serait pas interrompue jusqu'au dernier moment, c'est-à-dire jusqu'à son point final et « idéal » : le point où se rejoignent le vécu et sa représentation. Le narrateur affirme que, s'il avait de l'énergie, il tiendrait le journal « jusqu'au moment où il [lui] sera *physiquement* impossible de continuer » (p. 279), c'est-à-dire jusqu'au « point » final mis par la montée à l'échafaud et la détente de la guillotine²⁴... Voilà comment chez Hugo le journal des souffrances du personnage non seulement « assure » un degré plus haut de véracité moyennant sa présence dans le texte en tant que document contribuant à l'authenticité du reste du récit, mais il EST également la narration même, quoique celle-ci puisse être abrégée jusqu'au seuil caractéristique du *journal*. En réduisant la *longueur* du journal, supposée être pluri-journalière et imprévisible, à l'unité minimale possible de sa manifestation (« une journée », ou plutôt vingt-quatre heures), le romancier permet à chaque moment passé et évoqué de cette courte durée de se transformer en quelque chose de bien plus ou bien moins d'une journée...

La dernière œuvre sur laquelle je m'arrêterai ici est le *Journal d'un curé de campagne* (1936) de Georges Bernanos. On voit là, à la différence du roman de Victor Hugo, que l'écriture journalière est affichée directement dans le titre même. Or, l'approche du journal est-elle sensiblement différente quand le diariste n'est pas un criminel condamné à mort ni un marin naufragé, mais un membre du clergé ? Dans un contexte sérieux, non parodique, la différence apparaîtra si le personnage-narrateur n'est pas un fonctionnaire mais *un prêtre de vocation*, ce qui semble bien être le cas. En l'occurrence, les arguments pour tenir le journal seront doublement problématisés par celui qui l'écrit : d'un côté, on s'attendra à ce qu'apparaisse le doute habituel pour tous les diaristes sur le sens d'une pareille entreprise (et ce doute apparaîtra pour de bon !), mais, de l'autre, on verra émerger des questions que se pose en particulier *l'homme de la prière*.

Les réflexions, par exemple, qui font partie du journal du curé, ne servent-elles pas simplement de prétexte à la dissimulation de ce qu'il aurait voulu en réalité receler²⁵ ? Ne font-elles pas s'attendrir et s'apitoyer sur lui-même (p. 1036), ce qui le rend faible d'esprit ? La « douceur » extrême qui émane de ses « confidences » de journal (p. 1049) ne devrait-elle pas le rendre soupçonneux à leur

²³ Voir Hugo, V. *Le Dernier jour d'un condamné* ; Précédé de *Bug-Jargal*. Éd. Roger Borderie. Paris : Gallimard, 1984, p. 280. Dans cet article, les citations et les numéros de pages entre parenthèses renvoient à cette édition ; disponible en ligne à l'adresse : http://www.ebooksgratuits.com/pdf/hugo_dernier_jour_condamne.pdf.

²⁴ Je dois de nouveau à J. Rousset le fait d'avoir remarqué cet épisode.

²⁵ Voir Bernanos, G. *Œuvres romanesque suivies de Dialogues des carmélites*. Paris : NRF, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1997, pp. 1035–1036 (dans cet article, les citations et les numéros de pages entre parenthèses renvoient à cette édition). Disponible en ligne à l'adresse : http://www.ebooksgratuits.com/html/bernanos_journal_cure_campagne.html.

égard : non pas à cause d'un certain impératif puritain²⁶, mais tout simplement parce qu'elle le détourne de l'essentiel, à savoir aimer Dieu et son proche ? Comme je viens de mentionner la prière, je citerai un court passage du « compte rendu » rédigé sur les écrits du personnage par son confrère, un peu grossier mais franc, qui a une riche expérience de vie, le curé de Torcy : « Je ne voudrais pas citer en exemple un gros bonhomme comme moi. Cependant, lorsqu'il m'arrive d'avoir une idée – une de ces idées qui pourraient être utiles aux âmes [...] – j'essaie de la porter devant le bon Dieu, je la fais tout de suite passer dans ma prière. C'est étonnant comme elle change d'aspect. On ne la reconnaît plus, des fois... » (p. 1067). En effet, le curé de Torcy envisage ici la « mise par écrit » dans un autre journal – celui de la prière, dont le premier (et peut-être le dernier ?) « lecteur » n'est autre que Dieu même. Le journal du curé d'Ambricourt ne se transforme pas en un tel journal, non seulement parce que, dans ce cas, il aurait eu un aspect différent mais encore parce que le diariste a également besoin d'un autre « lecteur », excepté Dieu, d'un autre ami, à part le Très-Haut (pp. 1050-1051). À un moment donné, un peu avant de vivre pour la première et la dernière fois la révélation de l'amitié partagée, née lors de sa rencontre momentanée mais inoubliable avec le neveu de la comtesse, le narrateur-personnage se rend bien compte qu'il n'a pas réussi à la trouver jusque-là parce qu'il n'avait pas été enclin à ouvrir complètement son cœur à une amitié pareille : « [...] les meilleurs de mes amis devaient redouter, à leur insu, le signe dont m'avait marqué ma première enfance, mon expérience enfantine de la misère, de son opprobre. Il eût fallu que je leur ouvrisse mon cœur, et ce que j'aurais souhaité dire était cela justement que je voulais à tout prix tenir caché... Mon Dieu, cela me paraît si simple maintenant ! Je n'ai jamais été jeune parce que personne n'a voulu l'être avec moi. » (p. 1211). Dans la personne du jeune homme aventureux, qui le prédispose à une communication véritable et ouverte, le curé d'Ambricourt découvre la jeunesse prête à l'accepter tel qu'il est – sans préjugés et hypocrisie, sans la condescendance humiliante qu'il a tant crainte. C'est cette appréhension qui l'a marqué du signe de la solitude et de l'aliénation, de la « vieillesse » prématurée²⁷.

Nous voilà donc arrivés au *motif* reliant toutes les histoires envisagées jusqu'ici, y compris l'histoire authentique d'Anne Frank : il s'y agit d'êtres humains solitaires et isolés, qui, pour une raison ou pour une autre, se sont trouvés sur une île : que ce soit l'île de « l'arrière-maison », « l'île déserte » de Robinson²⁸, « l'île » de la prison et celle de la cellule de condamné à mort, ou enfin « l'île » du

²⁶ Ce que l'on pourrait supposer, avec un degré de probabilité plus élevé, chez le personnage de Defoe de *La Vie et les Aventures de Robinson Crusoé*.

²⁷ Il est inconcevable pour le prisonnier de Victor Hugo qu'il trouve un pareil ami – en la personne de son « successeur » dans la cellule de condamné à mort, par exemple, à l'égard de qui il n'éprouve que de la répulsion.

²⁸ C'est dans l'isolation que vivent également une grande partie des personnages habitant la ville fantomatique de Londres, accablée de la peste, dans *Le Journal de l'Année de la Peste* de Daniel Defoe : soumis à des quarantaines forcées dans leurs maisons, s'il y a un pestiféré chez eux, ou bien forcées à veiller eux-mêmes sur les maisons des pauvres malades, ou bien encore s'isolant de tous guidés par la peur rationnelle d'attraper la peste.

ministre de Dieu – dont on se méfie et que l'on ne comprend pas –, qui se voit aussi être « condamné à mort », puisqu'il souffre d'un cancer de l'estomac. Tous ces êtres humains, condamnés à la solitude et souffrant de l'isolation, ces « naufragés » dans la vie cherchent – y compris par l'intermédiaire du journal – l'évasion de cette « insularité », et aspirent à la solidarité et à l'amitié. Nous atteignons ainsi par conséquent la question finale :

3. Comment le *roman* peut-il servir au journal ?

Le roman raconte une *histoire* que le journal n'est toujours pas à même de proposer, n'ayant pas la vocation de raconter des histoires²⁹. C'est pourquoi, pour finir, je rappellerai une histoire connue qui, je l'espère, éclairera la manière dont le fictionnel par excellence, ou le roman, peut servir au non-fictionnel par excellence, ou le journal, en l'aidant à ne pas rester une entreprise introvertie, introspective et monologique en lui-même, mais à se transformer en un acte créateur construisant des ponts vers les autres, à se transformer en acte-dialogue.

Il s'agit dans cette histoire d'Élisa et de ses onze frères, métamorphosés et chassés loin de chez eux par la méchante reine, leur marâtre : c'est ce qu'on lit dans le conte célèbre d'Andersen « Les cygnes sauvages ». Afin que ses frères puissent récupérer leur image humaine, la jeune fille doit tresser d'ortie onze cottes de mailles, en gardant un silence absolu pendant tout le temps qu'il lui faut pour terminer son ouvrage. Remarquée et aimée par un jeune et beau roi, qui est prêt à négliger son « mutisme » et la prendre pour épouse, elle tombe petit à petit en disgrâce auprès de lui pour se voir à la fin condamner à mort pour « sorcellerie ». Or, même sur le chemin qui mène à l'échafaud, bafouée par la foule rassemblée, avide de spectacle, elle n'abandonne pas sa besogne « insensée ». On voit alors les onze cygnes arriver et se poser autour d'elle de façon à la protéger de la foule et du bourreau. Elle jette les cottes de mailles sur les cygnes, qui reprennent leur image humaine. Tout le monde est amené alors à reconnaître l'innocence d'Élisa : « Toutes les cloches des églises se mirent à sonner d'elles-mêmes et les oiseaux arrivèrent volant en grandes troupes. Le retour au château fut un nouveau cortège nuptial comme aucun roi au monde n'en avait jamais vu.³⁰ »

²⁹ Pour Ph. Lejeune, le journal se distingue de la fiction en ce qu'il a toujours une fin ouverte, alors que la plupart des histoires que raconte la littérature fictionnelle (en particulier la littérature classique) penchent tout de même pour un certain dénouement, pour une fin quelconque ou une « finalité » (Lejeune, Ph. « Le Journal comme "antifiction" » – *Poétique*, N° 1, 2007, pp. 9-10). On pourrait objecter que la plupart du temps on a affaire à des journaux tout à fait réels de personnes *décédées* : la mort ayant déjà mis fin (ou le « tampon ») à l'œuvre, le lecteur pourrait bien se situer dans la compréhension du journal du point de vue de cette fin, en trouvant un sujet interne, de l'existence duquel le diariste a bien pu ne pas s'en douter ou n'en avoir eu qu'une certaine idée, mais, suivant les règles du genre, l'ayant abandonné dans la zone incertaine de la fidélité maximale au vécu, dans lequel baigne l'écriture de journal. Je me permets de renvoyer, dans ce contexte, à mon article traitant du *Journal* de Julien Green, paru en bulgare : Mikhaïlov, K. « Le journal comme roman. *Vers l'invisible* de Julien Green » – *Koultoura*, 30 mars 2012, N° 12 (2674), p. 9 [http://www.kultura.bg/bg/article/view/19533].

³⁰ Andersen, H. C. *Les Cygnes sauvages*. L'édition numérique française que nous avons utilisée n'est pas paginée : <http://feeclochette.chez.com/Andersen/cygnes.htm> (consulté le 28 janvier 2018).

L'exploit d'Élisa n'est pas un acte dû uniquement à la persévérance et à la négligence de tout ce qui ne constitue pas son œuvre, ce qui paraît bien avoir été l'entreprise d'Amiel, « ayant tricoté » ses dix-sept mille pages de journal. L'acte de la jeune fille est avant tout un acte d'*amour*, et il n'y a que l'exploit inspiré par l'amour qui ait un sens : à savoir l'amour qui fait celui qui rédige le journal « se négliger » lui-même, non parce qu'il ne compte pas mais parce qu'il s'est entièrement consacré aux soins d'autrui. Si les cottes de mailles d'Élisa n'avaient pas atteint leurs destinataires et n'avaient pas concouru à leur transformation, à leur retour à l'humain, toute son œuvre de sacrifice d'elle-même, prolongée autant que possible, aurait-elle eu un sens ? Ne serait-elle alors pareille à une lettre en bouteille, demeurée fermée à jamais, n'ayant jamais atteint aucun bord ? La confession du condamné à mort hugolien ne serait-elle pas de même privée de sens si personne ne lisait le « journal » de ses souffrances, si personne n'en était touché et poussé à la réflexion, de façon à être porté à changer quoi que ce soit en lui-même... Que dire au sujet du curé solitaire de Bernanos, qui s'est éteint si jeune, loin de ses paroissiens, dont il a probablement été oublié dès son départ même d'Ambricourt, et qui cite à l'heure de sa mort les paroles de sainte Thérèse de Lisieux : « Tout est grâce. » (p. 1259) ? Approchant de la fin de son récit des échecs qu'il a vécus, mais aussi de la joie que l'on a dans le service de Dieu et de son proche, il arrive à formuler sa révélation la plus importante peut-être, la plus intime, qu'il « transmet » également aux lecteurs de son journal. Nous ne devrions pas nous étonner que celle-ci ait de nouveau trait à la réalité mystérieuse appelée « grâce », qui l'a aidé à accepter avec humilité sa vie et son destin : « Il est plus facile que l'on croit de se haïr. La grâce est de s'oublier. » (p. 1258).

On pourrait en conclure que lorsqu'elle est liée à une histoire de transfiguration, rappelant de par son sens celle d'Élisa et de ses onze frères, l'écriture de journal acquiert un objectif en dehors d'elle-même, ou de son « tricotage », elle se transforme en un élément d'un roman relatant le salut de la mort survenant dans un « mutisme » stérile, mort à laquelle elle serait autrement vouée. Or, si le roman a aidé le journal à « oublier » ses souffrances habituelles, il l'a donc fait s'approcher un peu plus, et paradoxalement, de la vie, qu'il pourrait ne pas croiser, dans ses efforts d'attraper, de conserver et de « naturaliser » sur ses pages les moments de son interminable écoulement³¹.

³¹ Je remercie vivement ma collègue de l'Université de Sofia, Malinka Velinova, docteur ès lettres, d'avoir donné cette belle version française d'un texte pensé et écrit initialement en bulgare.